

Introduction

« Il y a des milliers de mots qui sont sortis de la Grèce avec les émigrants et qui, naturalisés à l'étranger, y sont encore en usage. »

Plutarque, *Isis et Osiris*.

Je vais parler ici du grec pour rappeler la place colossale qu'il occupe dans le français. Non seulement dans la langue savante, ce qu'à peu près tout le monde sait, mais aussi dans la langue populaire, ce que tout le monde ne voit pas. Le grec ne forme pas seulement des noms compliqués de médicaments et d'appareils techniques, il appartient en français à la langue la plus courante.

Prenons un exemple : « Qu'est-ce qu'il a, ce type ? » Eh bien, ce type a un démonstratif d'origine latine et un substantif d'origine grecque.

Il n'a donc rien de bien original. Le français est une langue latine, farcie de mots issus de très nombreuses origines, et principalement de mots grecs.

Dire que le français est une langue latine, c'est souligner simplement que son vocabulaire, sa grammaire, sa phonétique (les sons qui le forment) viennent dans leur plus grande partie d'une langue ancienne, parlée à Rome dans l'Antiquité, le latin. C'est du latin que lui viennent ainsi tous ses pronoms démonstratifs, ses articles, ses pronoms personnels et relatifs (*que, qui, lequel, dont...*), ses possessifs, ses prépositions, ses conjonctions, ses adverbes, la majorité de ses verbes et de ses adjectifs, la plus grande partie de ses noms. Dire qu'il est farci de mots grecs, c'est constater une seconde évidence : la principale composante du français après le latin est le grec, qui lui a fourni une grande part de son vocabulaire, principalement dans ses substantifs, mais aussi dans ses adjectifs et dans ses verbes.

« Revenons à notre type. Voici qu'il décide d'aller au cinéma ou au théâtre, ou d'écouter de la musique. » L'exacte place du grec dans le vocabulaire français est ici mesurée. Si tous les mots grammaticaux, et les quatre verbes de la phrase sont d'origine latine, les trois substantifs, qui expriment des choses que l'on peut faire lorsqu'on « sort » en ville, sont d'origine grecque.

Que trois plaisirs culturels reçoivent des noms issus de la même langue ne relève pas du hasard. Les Grecs anciens ont inventé le théâtre (ou, plus exactement, c'est avec eux qu'apparaît le théâtre en Europe), ils n'ont inventé ni

la musique (bien antérieure à eux !) ni le cinéma (bien postérieur !), mais, dès qu'il s'agit de culture, le vocabulaire grec s'impose et règne en maître.

« Et comment va-t-il y aller, au ciné, ou écouter un concert, notre type ? Il va prendre un bus, ou le taxi, ou, s'il habite une grande ville, le métro, ou encore il utilisera une auto, et peut-être alors empruntera le *périph*... »

Dans la phrase précédente, tous les substantifs employés sont à nouveau d'origine grecque, sauf *ville*, qui est tout ce qu'il y a de plus latin, et le curieux bus, qui est la terminaison d'origine latine... du mot *autobus*, dont le radical est grec ! En fait, *taxi*, *périph*, *auto* sont des abréviations, des éléments de mots, dont l'un est un composé moderne à partir du grec (*taximètre*), un autre un adjectif d'origine grecque lui aussi substantivé (*périphérique*), un autre enfin un composé gréco-latin (*automobile*), comme il en pullule dans le vocabulaire contemporain, et qui ont été fabriqués pour la plupart depuis le XVIII^e siècle, et surtout au XX^e (tels sont *télévision*, *diapositive*, *hypermarché*, *génocide*, *homosexuel*, *périnatal*...). On dit de ce vocabulaire, dont les éléments sont repris de celui de l'Antiquité, qu'il appartient à la « langue savante », parce qu'il a été créé, ou adopté, par des gens sachant (au moins un peu) le grec. Le mot *type* n'est pas autre chose : il a eu des emplois techniques (j'y reviendrai) avant d'entrer dans le vocabulaire le plus courant du français.

Ce qui amène à trois conclusions. La première, c'est qu'il faut bien, effectivement, des gens sachant le grec pour alimenter le français en termes nouveaux — scientifiques, culturels, techniques. La deuxième, c'est que les « savants », les vrais, ne sont pas toujours consultés : pour fabriquer *automobile*, comme *autobus*, on n'a pas consulté de « pro » ; sinon, après le préfixe *auto*, « soi-même », on aurait utilisé le verbe grec désignant le mouvement, celui-là même qu'on trouve dans les mots *cinématographe* et *kinésithérapeute*. L'automobile se fût appelée alors quelque chose comme *autokinèse*, *autocinèse*. D'ailleurs, les Grecs actuels, dont la langue est issue directement du grec ancien, et lui ressemble bien plus que le français ne ressemble au latin, n'ont pas besoin de fabriquer des composés hétérogènes gréco-latins, et ils appellent une voiture *aftokinito* (le *-u-* d'*auto-* s'étant transformé en *-f-* en grec moderne). Et la troisième conclusion, c'est que le grec est décidément bien entré dans le français, qu'il appartient au vocabulaire de tout le monde et à la langue de tous les jours. Il est aisé de le constater.

Un récit, composé pour la circonstance, en français plutôt populaire, et en forçant à peine, nous aidera à percevoir cette extrême imprégnation de notre langue par le grec. Un astérisque y est mis derrière les mots en tout ou partie d'origine grecque (pour ne pas alourdir inutilement le texte, l'astérisque n'est pas répété lorsqu'un de ces mots apparaît plus d'une fois).

« C'est l'histoire* (vous avez bien noté l'astérisque* ?) d'un nommé Christophe*, prof de maths* dans le lycée* de sa ville, et qui tenait de son père,

Georges*, architecte*, une passion pour l'astronomie*. Un soir de novembre, après avoir passé sa journée à l'école* à expliquer à ses élèves les théorèmes* de Thalès* et de Pythagore*, il prit sa bicyclette* pour aller faire un tour* et observer les astres*. A la sortie du bourg*, après le giratoire* proche du café où se retrouvent* le soir des Arabes* ou des Gitans* (lui disait plutôt des Tziganes*, et n'avait pas attrapé la manie* de dire des Roms), derrière des pancartes* routières, il dépassait le dernier hangar* couvert d'une bâche* éclairée par une lanterne*, longeait les bassins* d'épuration, dépassait un petit bois* et s'avancait jusqu'à un tertre* surmonté d'un pylône* d'où l'on voit, à l'horizon*, un panorama* splendide quand le soleil brille*, pour s'arrêter dans un coin* sympa* qu'il connaissait, non loin du camp des nomades*, lorsqu'il fut soudain abasourdi* par un bruit gigantesque*. "Qu'est-ce que c'est que ce bastingue* ?", se demanda-t-il, se disant qu'un cataclysme* avait causé un tel charivari*, quand il vit une sorte d'aéronef* passer dans le ciel, mais, ses méninges* travaillant rapidement, il comprit qu'un hélicoptère* traversait le ciel au moment même où son téléphone* sonnait dans la poche de son pantalon*. Il tira le portable.

"Allô ?

— C'est Irène* !"

Irène ! Il fut sidéré. Irène était la petite chorégraphe* qu'il avait connue grâce à un ami musicien*, Stéphane*, saxophoniste* à l'orchestre* du théâtre*, et qui venait de le quitter pour Alexandre*, le prof de philo*, son collègue, celui qui travaillait à une thèse* sur logique* et éthique* chez Aristote¹ *. Au nom d'Irène, Christophe, qui se la rappelait si douce*, manqua de s'étrangler*, frissonna*, et ses yeux s'embruèrent comme si une sorte de mélancolie* le saisissait.

"Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-il

— Prends un papier* et un stylo*.

— Je ne peux pas, je suis dehors, derrière l'hippodrome*, pas loin du zoo*.

— Tu zones* ? Qu'est-ce que tu vas te geler les couilles* là-bas ce soir ? Je vois 11 heures*, à l'horloge*.

— J'ai pris mon télescope*, je vais regarder les étoiles.

— Ma parole* ! T'as toujours ton araignée* dans la tête !"

Son portable en main, Christophe oublia qu'il avait posé* son vélo contre une grosse pierre*, une sorte de stèle*, qui se trouvait* là. Il heurta le pneu* arrière, se prit le pied dans une pédale*, et fit une chute en parabole* qui l'amena contre la haie de buis* du jardin botanique*, d'où un chat* bondit* comme l'éclair. Il se releva, malgré une douleur au dos*, vérifia la chambre* à air* et l'état de la jante*, récupéra son béret* qui était tombé, et demanda :

"Tu es toujours là ?

— Eh bien alors, tu me fais le coup* du silence radio ? Braqué* pour seulement un peu d'ironie*, et tu ne veux plus me parler* ?"

Pour l'heure, ce qui intéressait davantage Christophe, c'est qu'en se relevant, il avait remarqué un léger mouvement dans le buisson*, à côté d'un platane*. En catimini*, il se dirigea vers lui, et écarta les feuilles : un oiseau s'envola, perdrix* ou poule faisane*, que le chat devait observer lorsqu'il l'avait surpris. Il en oublia sa douleur à l'épaule* et au bras* gauche.

“Je suis tombé. Je me suis éraflé, des phalanges* au coude.

— Bon, tu veux que je t'apporte une éponge* ? Ou il te faut une canne* ? Ou j'appelle la police* et le S.A.M.U. ?

— J'apprécie ton comique* ! Alors, pourquoi tu m'appelles ?

— J'organise* une mégafête*, style* techno*, pour ma crémaillère*.”

Christophe éternua*.

“Ah, t'as la grippe* ?

— Non, peut-être juste un rhume*. Et alors ta fête, ça sera chez toi ?

— Non, à la médiathèque*. Ça me ferait de la peine* que tu n'y participes pas. Viens, si tu veux, avec ta Chloé*.”

“Ta” Chloé ! C'est Irène, maintenant, qui va faire une crise* de jalousie* ? Alors, m'aime-t-elle encore, se demanda Christophe estomaqué*, en même temps qu'un fantôme* érotique* lui traversait l'esprit. Il bomba* le torse*.

“Pourquoi tu dis *ta* Chloé ? Tu es jalouse d'elle ?

— Oh, Christophe, pas de nostalgie*. Je dis *ta* Chloé, parce que tu l'appelles comme ça, mais tu sais bien qu'elle s'appelle pas Chloé, elle s'appelle Catarina*, c'est une Ritale* !”

“Une Ritale !” Christophe fut indigné : “Comment ça, une Ritale ? Tu es xénophobe*, à présent ? Moi, les Européens*, les Asiatiques*, les Africains, pas de problème*, c'est tout pareil.

— Quel cinéma* tu me fais, la tragédie* et tout le tralala ! T'as le talent* pour chercher des histoires ! Je suis pas xénophobe, et Catarina, je la trouve* sympa*. Je l'ai vue jouer, à la télé*, et je trouve qu'elle tient bien la scène*. Et c'est le sosie* de Sandrine* Bonnaire ! Alors, tu te calmes* ! Tu redescends de ta planète*, et tu viens à ma fête !

— Qui invites-tu ?

— Oh, les amis : évidemment ton acolyte* Dimitri*, j'aime bien son côté polis-son*, et Hervé, Basile*, Pierre*, André*, Anne, Barbara*, Sylvie, Jacques, Chantal, Monique*, Brigitte que j'ai connue à la chorale*, Typhaine*, François...

— Qui est-ce ?

— Un ami, biologiste*, un grand avec une moustache*, genre glamour*. Il est avec André, celui qui est pilote*.

— C'est un pédé* ?

— Bravo* ! Je vois que tu n'es pas idiot* !

— Tu connais pas mal d'homos* dans le canton*, hein ?

— Comme ça, il y a eux, et Christiane*, qui est lesbienne*, elle est avec une fille qui s'appelle Ariane*, tu sais, une grande avec des tresses*, avec un sourire

slave* un peu trouble*. C'est elle qui travaille à la clinique*, à la chirurgie*, et qui a adopté un petit orphelin*, Sébastien*. Elle a un monospace*.

— Ah ! Je vois ! Une fille austère*, anorexique*, archi* myope*, genre flemmarde*, qui fait toujours des petits embrouillaminis*, mais c'est elle qui t'a offert l'autre fois des dragées* ?

— Tu te trompes*, c'est à croire que tu es amnésique* ! Elle, c'est Camille*, une péronnelle*, qui alimente les gazettes* avec ses idylles*, ses vêtements de soie*, et ses stratagèmes*, et toute la zizanie* que ça crée dans les chaumières*, et elle s'est même fait traiter de catin* ! Austère peut-être, faut dire qu'elle relève d'une polio*, et si elle fait anorexique, c'est qu'elle compense ses éclats par des phases* d'ascèse*. C'est aussi elle qui fait des horoscopes* et qui lit dans le marc* de café, elle porte toujours un talisman*. Mais tout ça ne l'a pas empêchée d'avoir un sacré manque de bol* : elle était dactylo*, mais elle a perdu son boulot, et puis, récemment, une drôle d'histoire : elle entend son chien aboyer* quand elle sortait juste de son bain*, elle sort en vitesse de chez elle pour voir, et elle laisse sa clef* sur le pêne* ; alors, un vrai larron*, ou peut-être un simple malotru*, en profite pour entrer furtivement*. Lorsqu'elle revient, elle ne voit plus sa clef, alors que la porte est fermée, elle se précipite sur la place* en poussant des cris...

— Je vois le cirque, sa mélopée* et les simagrées* ! Il suffisait d'aller chercher un serrurier.

— Bien sûr, mais en attendant c'est un voisin qui est venu taper sur la porte avec un bâton*. Pour rien, sauf que ça fait tinter les bocaux* d'un litre* sur le mur à côté. Ils vont ensuite à la police, et quand ils reviennent la porte était ouverte, ils entrent, alors elle trouve* sa clef sur la cheminée*, plusieurs cannettes* de bière vides, les petits bronzes* qu'elle avait sur une étagère déplacés*, les casseroles* renversées, le micro-ondes* de travers, sa panoplie* de médicaments tout enchevêtrée*, la crème* qu'elle avait dans une écuelle* vidée, la cuillère* encore dedans, un quignon* de pain par terre, une gourmette* et des barrettes* à elle qui étaient dans une boîte*, tombées dans une gamelle*, la taie* d'oreiller tachée, son étole* déchirée, et même le sommier* un peu déplacé.

— Sûr qu'elle n'a pas eu le prix au mât de cocagne* ! Ils n'ont pas vu qui avait fait ça ?

— En arrivant avec la police, un petit gars, presque un nain*, sortait de l'immeuble. Rien ne prouve que c'était lui, mais elle me dit que, si elle revoit cet énergumène*, elle lui lance* une paire de galoches*.

— Elle est braqu' ! C'est une caractérielle*, archi*névrosée*.

— Arrête, avec tes tranches de mortadelle* sur les yeux ! Je ne te demande pas de t'extasier*, mais change* de disque*, tu es à la remorque* de schémas* que tu rabâches* toujours.

— Je ne lui cherche pas noise*, je dis simplement qu'avec son côté

girouette* elle ne me paraît pas très estimable*. Bon, et puis qui il y aura encore ?

— Philippe*, celui qui a eu un bébé*, récemment, et aussi Jean-Paul, Zoé*, Christine*, Baptiste*...

— Qui c'est ?

— Tu sais, le grand, châtain* à bérét !

— Ah bah oui, je vois ; on dit qu'il est clepto*.

— Oh, il n'y a pas de mystère*, c'est parce qu'il a piqué un jour une bouteille* dans un cabaret*, mais quelqu'un a vendu la mèche*, et la réputation de voleur lui colle* après. Depuis, il s'est fait sobre, et écolo*, il ne boit que du cidre* ou des tisanes* de camomille*.

— C'est pas lui ce gars turbulent* qui, avant, avait une carabine* qu'il brandissait comme une arbalète*, et qui dormait sur le chaume* ?

— Sûr que ça sentait le fagot* ! Il allait dormir parfois au cimetière* entre les tombes*, ou dans une grotte*. C'était pas très esthétique*, surtout qu'il rentrait souvent bourré*.

— Je me rappelle aussi sa vie sexuelle, c'était à peu près autant que celle d'un eunuque*, et question nourriture, c'était toujours la disette*.

— En quelque sorte, mais, à l'époque*, c'était un S.D.F., il parasitait* les copains, pendu à leurs basques*, et ils lui donnaient asile*. Bon, tout ça c'est fini, il a remplacé* cette vie par une toute calme*, il a même réussi à passer le bac*, il a un logement* et il fréquente une chouette nana, Delphine*. Tu vois, maintenant c'est bien calé*.

— On ne dit pas aussi qu'il a la goutte* ?

— Non, c'est encore un mythe*, par contre, ce qu'il soigne bien, c'est sa glycine*. Bon, il y aura peut-être cette Delphine, et Dorothée*, Léon*...

— Quoi, ce crétin* couronné* ? Ce type*, c'est un âne bâté*, un monarchiste*, il se prend pour un aristo*, c'est un suppôt de la paroisse*, un ami de l'évêque*...

— Là, c'est énorme* ! Et alors, c'est une crapule* ? Il vaut mieux être suppôt de la paroisse que suppôt du diable*, c'est un type qui est un peu poète*, ce qui est sympa, pour un diplômé* en mécanique*. Et, politiquement*, il est plutôt centriste*, et il est syndiqué*... Alors, cesse de le stigmatiser*.

— C'est ça, mais c'est un vrai moine* ! Il partage sa vie entre l'église* et la bibli*, il couvre d'encre* des masses* de papier, il lit tous les hebdos* et des tas de livres, du premier au dernier tome*, et quand on veut lui expliquer un truc, il exige qu'on lui expose* tout de a* à z*...

— Bah, depuis qu'il s'est fait virer* de son boulot parce qu'il ne courbait pas assez l'échine*, il est chroniquement* au chômage*, il a du temps ! C'est un bûcheur*, mais c'est un ange*, toujours prêt à rendre service, jusqu'à surveiller les urnes* en cas d'élection, et plutôt drôle, pour un moine ! Quand il travaillait à la pinacothèque*, à la collection des icônes*, il écrivait des pam-

phlets* pour s'amuser. Un jour qu'on est allé à la plage*, il a caché toutes nos sandales*. Des fantaisies* comme ça, c'est pas méchant ! Et un soir, on est allé au bal* ensemble. Alors, mon trésor*, tu mets entre parenthèses* tes antipathies* ; sois un peu diplomate*, et tout ira bien. Au programme*, il y a le décor avec des fanfreluches*, André s'en occupe, les photos*, ça, c'est Philippe. Il faudra que tu apportes des C.D.*, cinq ou six chaises*.

— Oh là ! Tu me prends pour une bête de somme* !

— Fais-toi aider par Chloé. Pour la bouffe, chacun apporte des machins*, Alex et moi, on va acheter des huîtres*, Pierre fera des sardines* grillées, Léon apporte des gambas*, Christine, qui est un peu fauchée, s'occupe du jambon*, elle apporte le beurre* et la margarine*, Jacques et Chantal se chargent du fromage* et des desserts sucrés*, toi, ça serait bien que tu nous prépares la salade de thon* à l'aneth* et au riz* à l'huile* d'olive* avec des anchois* et des cèpes* que tu fais si bien. Le vin*, c'est moi qui m'en occupe. Je t'assure, ça risque d'être titanesque* !

— Quelles agapes* ! Je vois que tu es dynamique*, et qu'on fera bonne chère* ! Mais, à part les C.D., il y aura de la musique ?

— Oui, Nicolas* doit prendre sa guitare*, et Cyrille* son saxo*.

— Là, c'est un fameux* saxophoniste. D'accord, je viendrai. J'en profiterai pour apporter d'excellents caramels* que j'ai reçus.

— Colossal* ! Alors, demain, au bar du stade*, pour en parler ?" »

J'arrête ici cette histoire édifiante. Elle suffit pour montrer ce que je voulais qu'on voie : s'il est bien connu que le grec a fourni des noms scientifiques au français, il est à l'origine, auparavant, ou en même temps, d'un immense vocabulaire, qui appartient à la langue la plus courante et la plus commune.

Il est vrai que j'aurais aussi bien pu utiliser un texte déjà existant, sans l'inventer. Voici une dépêche du journal *Le Monde* du 27 octobre 2004 (je note identiquement les mots d'origine grecque par un astérisque, avec la même règle d'une fois seulement par mot) :

« Théodore* II, nouveau patriarche* grec orthodoxe* d'Alexandrie* et de toute l'Afrique, a été intronisé, lundi 25 octobre, à Alexandrie (Égypte*), devant des milliers de fidèles. Il avait été élu le 9 octobre, à l'unanimité des treize métropolitains* du synode* du patriarcat* d'Alexandrie, pour succéder à Pétros* VI, décédé le 11 septembre avec seize autres personnes* dans un accident d'hélicoptère* en mer Égée*. Né sur l'île de Crète*, en 1954, Théodore II avait été sacré évêque* en 1978. Après des études de théologie* à Salonique*, il avait quitté la Grèce en 1985 pour être affecté au patriarcat d'Alexandrie. »

Ce n'est pas l'objet de ce livre de fatiguer le lecteur par un commentaire philologique complet au sujet de ces textes². Toutefois, peut-être dois-je dire

tout de même dès maintenant pourquoi j'ai mis un astérisque derrière *C.D.* Faire de *C.D.* un « mot » d'origine grecque n'est pas une plaisanterie : le terme complet est *compact disk*, expression anglaise dont le premier terme est du quasi pur latin, et le second du quasi pur grec.

J'ai utilisé, pour la petite histoire racontée ci-dessus, des mots qui appartiennent en général au vocabulaire le plus courant. Dans beaucoup d'emplois, il s'agit de sens métaphoriques — ce qui n'est pas une ruse de style : l'usage de la métaphore pour constituer de nouveaux sens est ce qu'il y a de plus courant dans toutes les langues. Bien sûr, il eût été possible, mais bien tortueux, de fabriquer un texte où chacun des mots d'origine grecque aurait été employé au sens propre ; il est en revanche facile, et l'on voit d'autant par là combien ce vocabulaire fait partie du bagage linguistique de tout Français, de parler de « mon trésor », et non d'un authentique trésor conservé en un endroit secret, de « musique techno », plutôt que d'introduire un paragraphe sur l'industrie et la technique, d'un « centriste », et non d'un centre géométrique, d'« araignée dans les méninges », sans que Christophe ou Irène rencontrent effectivement une araignée.

Ainsi, de même que *C.D.* est une abréviation, je peux aller voir — et je réintroduis un instant l'usage des astérisques — mon kiné*, ou bien mon ophtalmo*, mais aussi bien mon psy*, tandis que la gynéco* de ma femme habite à quelques mètres* — même si c'était à des kilomètres*, ça n'empêcherait pas que *gynéco*, *kilo*, abréviation de *kilogramme*, et *mètre* soient du pur grec, adapté au phonétisme* du français ; les coupures qui construisent des substantifs courants par abréviations de mots trop longs ressortissent à ce qu'on peut appeler le génie de la langue française ; en revanche, nos médecins (là, c'est du pur latin ; quant à *toubib*, c'est du pur arabe) nous prescrivent des remèdes (décidément, du latin) aux noms généralement abracadabrants*, et le plus souvent grecs.

Pourtant, nous vivons une curieuse époque. Alors que le grec est un constituant évident et important du français ; qu'on a constamment besoin de spécialistes pour toujours fabriquer des noms de médicaments et de bien d'autres choses (dix-huit ministères français disposent d'une commission spécialisée en terminologie et en néologie³ : ne pas y connaître le grec y est une infirmité) ; qu'un Monsieur qui sait de quoi il parle a pu écrire que toute l'histoire de la philosophie occidentale est une sorte de commentaire de Platon⁴ — ce qui reçoit une vérification magistrale lorsqu'un autre philosophe, Paul Jorion, démontre que des notions aussi centrales dans notre pensée et dans notre science que la vérité et la réalité sont des créations grecques⁵ ; que la place du grec telle que je la définis ici pour notre langue vaut en fait pour toutes les langues d'Europe, qu'elles soient d'origine latine ou non, qu'ainsi la Grèce ancienne est le référent culturel commun à la totalité des peuples européens, de l'est ou de l'ouest, et que d'ailleurs les alphabets qu'ils utilisent, cyrilliques ou latins, sont des adaptations locales de l'alphabet grec ancien — eh bien,

malgré tout cela, il y a en France des personnes, puissantes, agissantes, manipulatrices, qui ont entamé, depuis longtemps, mais avec une singulière accélération du massacre depuis quelque temps, la mise à mort de l'enseignement du grec dans l'école française.

Je n'accuse évidemment pas ici les « parents d'élèves » et ne parle pas du peu de place qu'occupe l'enseignement du grec en France : qu'il y ait peu d'élèves qui l'apprennent au collège et au lycée, c'est traditionnel. Les classes de grec ont toujours été petites. Nous étions une dizaine, au lycée Jacques Decour à Paris, lorsque je m'initiais à cette langue et à cette culture. Ils étaient huit dans le collège de ma fille cadette à Pantin, en banlieue parisienne. Je veux croire que c'est une situation ancienne. Dans *Les Femmes savantes*, Molière fait s'extasier ces dames au sujet de Cléanthe : « Il sait du grec ! » — c'est exactement ce que j'ai vécu : toujours, dès que je suis hors d'un milieu d'hellénistes ou de philologues, je suis celui dont on admire le savoir linguistique, qui connaît les étymologies, et peut exposer sur à peu près n'importe quelle question les sources de notre propre culture. Et toujours, inmanquablement, quelqu'un s'excuse — on ne le lui a pas demandé, mais il le fait —, en disant : « Je n'ai pas fait de grec », avec deux variantes, « J'ai tout juste fait du latin », ou « Je n'ai même pas fait du latin ».

La chose est donc entendue : l'enseignement du grec est minoritaire, et, comme c'est une discipline d'ordre historique, il n'y a pas à s'en plaindre. Certes, une nation ne peut vivre entièrement dans le passé, et nul n'a jamais songé à transformer les Français, la totalité des Français, en historiens de leur culture, en spécialistes d'une culture ancienne, en obsédés des langues anciennes — alors qu'il y a tant de langues vivantes à apprendre !

En revanche, il faut que chacun, pour peu qu'il s'intéresse à sa propre langue, puisse en faire. Et on doit affirmer avec force que, contrairement à un discours qui est une véritable antienne, les langues classiques ne sont nullement « inutiles ». Tous ceux qui disent que les langues mortes, ça ne sert à rien et, pour cette raison, s'attaquent à leur enseignement sont des aveugles qui mesurent l'utilité à la rentabilité immédiate. Mais précisons cette histoire singulière qui fait qu'un pays qui n'est pas limitrophe du nôtre a pu avoir une telle influence.

I. UNE HISTOIRE LATINE

La France n'est effectivement pas mitoyenne de la Grèce, et n'a donc pas pu lui prendre beaucoup de mots par voisinage, comme elle l'a fait pour l'espagnol ou l'italien, et elle n'a pas non plus été conquise par une Grèce guerrière qui lui aurait ainsi imposé une partie de son vocabulaire. La France, bien avant de s'appeler ainsi, a été conquise par Rome, et c'est Rome qui lui a imposé sa langue, le latin.